

Vacancy

Les éléments que Robert Stadler nous propose dans *Vacancy* recréent, avec une grande sobriété, une chambre d'hôtel. Une couette suspendue dans le temps, saisie dans un léger mouvement, un arrêt sur image, qui évoque une possible présence. Au mur, l'ébauche légère d'un nuage, image abstraite d'un certain paysage extérieur qui reflète l'espace intérieur de la chambre ainsi que l'image du spectateur. Depuis la fenêtre, sous une lumière bleue qui nous plonge dans une atmosphère d'incertitude et de vide, une série de têtes observent la scène, immobiles, nous rappelant par exemple ce passage de « *Días Extraños* », dans lequel le protagoniste réalise terrorisé, que ses propres fantasmes l'observent : « je ne le savais pas lorsque j'ai pris la chambre. Je ne savais pas que la fenêtre face au lit était le grand orifice du cul de mon âme, et maintenant ils étaient tous là. Chacun à un balcon. A attendre. Ils étaient là, à attendre sans rien faire, les enfoirés »¹.

Dans *Vacancy*, la galerie devient pour Stadler, un espace métaphorique. Une chambre d'hôtel, un lieu de passage où l'artiste s'installe le temps d'une exposition. Ainsi que le signalait Umberto Eco « La métaphore a quelque chose à voir avec notre expérience intérieure du monde ainsi qu'avec nos processus émotionnels »². Occupant, en passant, un espace vide ouvert à tous les possibles et à toutes les incertitudes. Une zone d'impunité de plus que nous pourrions assimiler à ces territoires ambigus, un espace public où s'exerce une nouvelle forme d'intimité, où il est nécessaire de réinterroger notre construction du privé face à un anonymat extrême.

María Inés Rodríguez
Paris, juin 2005

Traduit de l'espagnol par Pedro Jiménez

¹ « no lo sabía cuando cogí la habitación. No sabía que la ventana frente a la cama era el gran agujero del culo de mi alma, y ahora andaban todos asomados. Había uno en cada balcón. Esperando. Estaban ahí, esperando sin hacer nada, los muy jodidos ». Loriga, Ray. *Días extraños*. P. 59. Ediciones Detursa, 1994. Madrid.

² Eco, Humberto. *Les limites de l'interprétation*. P. 162, 1992, Grasset, Paris.